

Jean-Pierre Lebrun

La compétition intrapsychique chez le sujet postmoderne

On peut dire qu'avant, l'argent était le signifiant à tout faire pour combler le manque et du fait de l'évolution et de la mutation sociale que je viens d'évoquer, il serait plutôt devenu le signe et non plus le signifiant qui permet de ne pas devoir consentir à la perte. Ce qui n'est pas la même chose. De ne pas devoir consentir à la soustraction de cette jouissance toujours nécessaire pour que le sujet puisse arrimer le désir dans le manque.

Je vais essayer de faire percevoir la différence, à mon avis, qui se passe avec l'argent qui a été plutôt la bonne à tout faire qui permettait tous les investissements, mais toujours du côté d'essayer de contourner la question du manque alors que peut être aujourd'hui ce n'est plus du côté du signifiant (Est-ce pour cela que l'on parle aujourd'hui du "fric") mais du côté du signe qui vient justement éviter non pas tellement le manque mais plutôt la perte elle-même et du coup vient obturer et rendre impossible la question du manque.

Ceci vient donc changer la façon dont étaient articulés hier Désir et Jouissance. Cette division Désir et Jouissance est là depuis toujours bien sûr, et pour que se mette en place un désir, il fallait s'extraire de la jouissance. Hier venaient chez l'analyste des gens en mal avec leur désir, aujourd'hui il en vient davantage qui sont comme encore englués dans la jouissance.

Merci à vous de m'avoir invité pour vous faire part de mes travaux à un moment peut être important pour moi dans la mesure où je suis à deux doigts de terminer un livre dans lequel je pose ces questions-là.

Donc, je voudrais profiter de vos remarques et de vos questions éventuelles et qui se trouvent d'emblée dans la question qui vous réunit cette année à savoir l'argent, question qui se trouve évidemment liée à la question sociale. On pourrait d'ailleurs aussi parler du «fric». Je suis belge donc je peux me permettre !

J'avais fait une intervention, il y a six ou sept ans sur la question de l'argent et j'essayais à ce moment-là de formuler ce que je pressentais : on pourrait en effet se demander s'il y a quelque chose qui aurait changé chez le Dieu Argent avec la mutation anthropologique que nous connaissons : passage d'un monde organisé sur une pyramide théologico-politique à un monde constitué en réseaux. D'un monde vertical à un monde horizontal basé sur l'autonomie de chacun. Alors

est-ce que cette version postmoderne — sans verticalité — finit par être sans Autre ? S'est-elle carrément débarrassée de l'Autre et est-ce que cela a des conséquences sur la question de l'argent ?

On se demande souvent pourquoi aujourd'hui l'économie prime sur tout ? Notamment sur le politique, mais au fond, on ne se demande pas quelles sont les modifications de la structure du politique qui permettent à l'économie d'occuper cette place. On ne s'interroge pas sur les changements de structure qui ont laissé la voie ouverte à cette modification.

Je vais reprendre dans le livre « L'avenir de l'économie » de J-P. Dupuy, un petit texte qu'il cite de Tocqueville, extrait de « la démocratie en Amérique » :

Quand toutes les prérogatives de naissance et de fortune sont détruites, que toutes les professions se trouvent ouvertes à tous et que l'on peut parvenir par soi même au sommet de chacune d'elles, une carrière immense et aisée semble s'ouvrir devant l'ambition des hommes et ils se figurent volontiers qu'ils sont appelés à de grandes destinées, mais c'est là une vue erronée que l'expérience corrige tous les jours. Cette même égalité qui permet à chaque citoyen de concevoir de vastes espérances rend tous les citoyens individuellement faibles, elle limite de tous côtés leurs forces en même temps qu'elle permet à leur désir de s'étendre. Non seulement ils sont impuissants par eux-mêmes mais ils trouvent à chaque pas d'immenses obstacles qu'ils n'avaient point aperçus d'abord. Ils ont détruit les privilèges gênants de quelques-unes de leurs semblables, voilà qu'ils rencontrent la concurrence de tous, la borne a donc changé de forme plutôt que de place. Lorsque les hommes sont à peu près semblables, ils suivent une même route, il est bien difficile qu'aucun d'entre eux marche vite et perce à travers la foule uniforme qui l'entourne et le presse. Cette opposition constante qui règne entre les instincts qui font naître l'égalité et les moyens qu'elle fournit pour les satisfaire tourmente et fatigue les âmes.

Cela a été écrit avant Ehrenberg, autrement dit il ne fallait pas être le sociologue d'aujourd'hui pour parler de *la fatigue d'être soi* que cette société-là entraîne. Alors est ce que tout ceci change le statut de l'argent ? Je dirais volontiers ceci puisque c'est votre thème et après j'élargirai le débat sur tout à fait autre chose bien que ce soit lié.

On peut dire qu'avant, l'argent était le signifiant à tout faire pour combler le manque et du fait de l'évolution et de la mutation sociale que je viens d'évoquer, il serait plutôt devenu *le signe* et non plus le signifiant *qui permet de ne pas devoir consentir à la perte*. Ce qui n'est pas la même chose. De ne pas devoir consentir à la soustraction de cette jouissance toujours nécessaire pour que le sujet puisse arrimer le désir dans le manque.

Je vais essayer de faire percevoir la différence, à mon avis, qui se passe avec l'argent qui a été plutôt la bonne à tout faire qui permettait tous les investissements, mais toujours du côté d'essayer de contourner la question du manque alors que peut être aujourd'hui ce n'est plus du côté du signifiant (Est-ce pour cela que l'on parle aujourd'hui du « fric ») mais du côté du signe qui vient justement éviter non pas tellement le manque mais plutôt la perte elle-même et du coup vient obturer et rendre impossible la question du manque.

Ceci vient donc changer la façon dont étaient articulés hier Désir et Jouissance. Cette division Désir et Jouissance est là depuis toujours bien sûr, et pour que se mette en place un désir, il fallait s'extraire de la jouissance. Hier venaient chez l'analyste des gens en mal avec leur désir, aujourd'hui il en vient davantage qui sont comme encore englués dans la jouissance.

Des conséquences sur la clinique et sur le maniement du transfert seront à tirer de ce changement. Je n'en parlerai pas aujourd'hui, on verra ça demain, aujourd'hui je vais m'en tenir à vous faire entendre le tableau spécifique que cela engendre chez le sujet de manière générale, qu'il consulte ou qu'il ne consulte pas, cela ne change rien à l'affaire. C'est cela qui m'a fait donner comme titre à cette intervention : la compétition intrapsychique du sujet postmoderne.

Le changement, je vous l'ai rapidement décrit, pour moi je le lis comme une crise de l'humanisation dans laquelle nous sommes pris. Le mot crise a trois significations différentes :

C'est le moment d'une maladie qui fait entendre un changement décisif et en général à entendre du côté de l'accident, ainsi parle-t-on d'une crise cardiaque.

C'est éventuellement une manifestation émotionnelle, ce qu'on appelle la crise de nerfs

Ou bien c'est une phase dans l'évolution des choses comme on le dit de la crise d'adolescence et c'est dans ce dernier sens que je prendrai le mot crise de l'humanisation.

On l'entend ainsi aussi quand on parle de crise du pouvoir et je vous rappelle qu'en Belgique cette crise a duré 567 jours ; c'est un long parcours dont on cherche une issue et qui n'est pas bien sûr sans conséquences. Et c'est là aussi que je situe ce que j'appelle crise de l'humanisation.

J'ai quand même envie de dire que nous avons une chance avec la pensée psychanalytique, même si nous n'en faisons pas beaucoup état, parce que nous pouvons faire une articulation entre le sujet et le collectif. Par exemple, les sociologues qui décrivent avec beaucoup de finesse la façon dont la famille se modifie, butent le plus souvent sur deux difficultés et nous pouvons, nous, analystes y faire face alors qu'habituellement on les esquivait : la première étant de dire : d'accord on évolue comme ça, mais qu'est ce que ça change pour le sujet qui est confronté à ce changement, est ce que cela modifie quelque chose ? Oui cela change. Nous avons la possibilité de montrer que cela s'articule à la structuration même du sujet, mais à chaque fois à prendre au cas par cas, bien sûr. En attendant, les modifications générales dans lesquelles les sujets se constituent ne sont pas négligeables. Ensuite, nous savons que nous ne sommes pas obligés de nous contenter d'un constat : les sociologues décrivent une situation, ils disent voilà, avant le père était dans une telle situation, aujourd'hui, il n'est plus là, etc.. Aujourd'hui, il s'occupe du lave-vaisselle, il linge le bébé, voilà l'évolution qu'on ne peut que constater, mais quand on leur dit : attendez, vous dites ça du père mais la fonction que celui-ci avait la charge d'occuper, est ce qu'elle est toujours occupée ? Ils n'ont pas de critères pour répondre à ça. Alors que nous comme analystes, nous avons là dessus

des choses à dire qui nous permettent d'avancer. Autrement dit, on peut ne pas rester béatement devant une évolution et essayer d'en trouver la pertinence ou pas, voire aussi questionner la raison de ce pourquoi nous ne supportons pas cette évolution ou au contraire pourquoi nous la revendiquons comme un progrès.

Je vais vous tenir une série de propos dont d'emblée vous pouvez les considérer — comme le fait Ehrenberg à mon propos — de «décliniste» parce que cela ne me gêne pas du tout.

Essayer de voir comment cela fonctionnait hier, à quoi cela répondait et comment aujourd'hui, peut-être bien qu'on ne s'aperçoit pas à quoi servait aussi le patriarcat par exemple, et que d'une certaine manière, il s'agit d'essayer de redonner une place à la fonction paternelle même si c'est d'une autre façon que celle d'hier qui se soutenait du patriarcat précisément. Comme je le dis souvent, ce n'est pas parce que vous constatez qu'il n'y a plus de charbon en Lorraine ni en Belgique que du coup vous êtes dans le déclinisme. Je trouve que le déclinisme c'est quand on se satisfait de sa nostalgie, et de dire que c'était mieux avant. Mais constater qu'on n'a plus de charbon, qu'on a encore du pétrole mais plus pour longtemps, et que bientôt on n'aura plus que des idées, demande de nous mettre en demeure de trouver une énergie qui se substitue à celle qu'on n'a plus.

Alors, c'est quoi ce que nous savons comme analyste ? J'avancerai ceci qu'il est toujours nécessaire contrairement aux animaux qui naissent tigre ou chien, sont et restent tigre ou chien, le bébé humain a un travail à faire pour devenir humain. La naissance comme telle ne lui donne pas le statut d'humain, mais elle lui donne la capacité, le pouvoir de le devenir. Il y a néanmoins toujours un travail à faire pour s'humaniser, ceci vaut aussi bien pour la singularité de chacun que pour la vie collective. Pour qu'une vie collective entre humains fonctionne, il y a des conditions à respecter. De la même façon, pour que ce travail d'humanisation se fasse, il y a des conditions à respecter. Quelles sont ces conditions ?

Ce sont les conditions qui vont ou pas permettre à un enfant de rendre effective la capacité de langage dont il dispose virtuellement à la naissance, voire même avant, pour aboutir à ce qu'il soit capable de soutenir une parole singulière, en son nom propre ; ce qui suppose paradoxalement qu'il puisse la soutenir de rien.

La parole propre d'un être humain adulte, c'est celle de quelqu'un qui peut dire et soutenir ce qu'il dit, mais si vous lui demandez de justifier ce qu'il dit, dans un certain nombre de cas, il en est capable, mais il y a certaines formules que vous connaissez qui vont faire qu'en fin de compte, la seule justification que vous pourrez en donner, comme, par exemple lorsqu'on dit je t'aime, c'est de rappeler que vous l'avez dite ; ce n'est pas en fonction de certaines qualités du partenaire que vous pourriez développer, ce n'est pas de cette justification que cette parole peut se soutenir.

Donc, c'est assez curieux que cela prenne un certain temps, entre le quart et le tiers de l'existence, pour que quelqu'un puisse soutenir sa parole jusqu'à ne la justifier que du fait de la dire. Vous voyez donc

qu'il n'est pas compliqué de reconnaître, comme on le voit dans un article du Monde sur Benveniste, ce linguiste bien connu, qui est une des figures les plus importantes après Saussure et qui a donné des outils à Lacan, — il avait participé au premier numéro de la revue La psychanalyse, il était très intéressé par la psychanalyse. Dans son trajet de linguiste, il essaye de faire entendre, que pour l'être humain, dans le monde animal, la fonction symbolique la plus importante c'est le langage. Encore faudrait-il voir comment on le déplie, mais il y a donc pour pouvoir soutenir cette parole, une série de choses nécessaires à respecter du fait même du langage, qui tiennent à la nature du signifiant.

Par exemple pour le dire simplement, le signifiant est différent de lui-même et il y a forcément une coupure par rapport à la chose, il y a une discontinuité qui tient à la nature physiologique du langage et cela, il faut bien que l'enfant y consente. C'est la constante du langage, faute de quoi, il n'aura pas la possibilité de parler. Il n'y a pas que ça, il s'agit aussi de savoir si ces lois du langage, cette physiologie du langage va lui être présentifiée par ceux qui l'entourent au quotidien.

Là bien sûr, il n'y a pas beaucoup de parents qui disent à leurs enfants qu'ils doivent tenir compte de la nature du signifiant, ce n'est pas comme cela que ça se passe ; mais, il y a une présence de la part de ceux qui entourent l'enfant et qui viennent, en tant que représentants de la génération qui le précède, devoir lui témoigner, attester de ce qu'eux-mêmes ont déjà pris connaissance de ce qu'exige la faculté de langage et y ont souscrit en quelque sorte même si c'est sans le savoir, car c'est comme pour l'oxygène, on n'est pas obligé de savoir que l'oxygène est indispensable pour vivre. C'est pareil pour le langage, mais il s'agit pourtant de transmettre quelque chose de la façon même dont ces lois du langage m'ont constitué.

C'est là où l'on retrouve la loi de l'interdit de l'inceste qui signe le seuil anthropologique et qui ne vient rien dire d'autre que la nécessité d'une soustraction de jouissance, qu'il y a au moins une jouissance à laquelle l'enfant doit renoncer, celle de la mère. La mère, non pas parce que c'est la maman mais parce que les soins, le corps à corps qui s'échange avec la mère, et même si cela change aujourd'hui, on en reparlera dans le débat.

Tout cela pourrait laisser penser d'une certaine manière qu'il y a là «représentée» ou plutôt plus justement «présentée» la première jouissance que, précisément, l'enfant doit supporter de perdre pour pouvoir enclencher le mécanisme nécessaire à ce que parler soit possible.

Cette nécessité d'une soustraction de jouissance va donc amener l'enfant à pouvoir se désassujétir de l'Autre. C'est bien par l'introduction de cette séparation d'avec le premier Autre maternel qu'il va pouvoir se désassujétir. Et comme vous le savez, habituellement c'est avec le coup de pouce d'un tiers qu'il n'est pas laissé en position d'être seulement sous le caprice de l'Autre.

Mais tout cela ne suffit pas : il va encore falloir que l'enfant se

soumette aux lois de la parole, celles du décalogue. Des lois qui viennent apparemment limiter le désir mais qui en fait fondent cette impossibilité reconnue et font accepter cette soustraction de jouissance. Cette impossibilité sera habillée d'un interdit. L'interdit sera au même service que l'impossible qui est de permettre le désir, contrairement à ce qu'on pourrait croire.

Les conditions pour rendre possible l'appréhension par chaque être humain de cette capacité symbolique, cette capacité de langage vont introduire et s'introduire par le biais de cette dialectique. Au fond, le langage, c'est la dialectique entre la présence et l'absence. Vous pouvez par le langage, humainement parlant, faire venir ici ce qui n'y est pas, mais nous pouvons aussi savoir que nous devons payer le rapport à cette présence quelle qu'elle soit, aussi réelle soit elle, nous devons la payer d'un prix à savoir que la présence sera toujours frappée d'absence. Le jeu de la dialectique, il est là. Évidemment vous pouvez penser comme c'était le cas depuis de nombreuses années, que la mère venait représenter la présence et que c'était le père, qui du seul fait qu'il n'y a pas de père hors langage — il n'y a que du géniteur mais il n'y a pas de père, pour qu'il y ait du père, il faut des mots — est plutôt ce qui présentifie l'absence.

Donc l'enfant dans son trajet, qui passe de l'infans à la capacité de se soutenir d'une parole qui ne se soutient de rien, va commencer par s'accrocher à la présence qui elle-même va petit à petit mais très vite, parfois même avant la naissance, introduire de l'absence. Car la mère, évidemment ne fait pas que donner des soins, elle parle et le trajet qui va devoir se faire c'est petit à petit de donner la prévalence à l'absence. Il faut donc une inversion capitale du premier moment où l'enfant arrive, où il est essentiellement entouré d'une présence qui petit à petit va amener à l'absence jusqu'au renversement total qui va mettre l'absence en prévalence plutôt que la présence et qui du coup va marquer toute présence de cette soustraction de jouissance dans l'ordre du langage.

Cette présentation basique, banale, que vous connaissez, je veux la dire d'une manière extrêmement simple pour qu'on puisse voir comment aujourd'hui, on est tout le temps en train de louvoyer avec cette affaire.

Il n'a pas fallu attendre les psychanalystes pour savoir que l'absence était à mettre au cœur de l'appareil psychique. Je vais vous lire une phrase de Proust extraite d'« un amour de Swann » que Nicole Malinconi a mis en exergue de son livre qui va paraître bientôt :

Comme tous ceux qui possèdent quelque chose, pour savoir ce qui arriverait s'ils cessaient un moment de la posséder, il avait ôté cette chose de son esprit, en y laissant tout le reste dans le même état que quand elle était là. Or, l'absence d'une chose, ce n'est pas que cela, ce n'est pas un simple manque partiel, c'est un bouleversement de tout le reste, c'est un état nouveau qu'on ne peut pas prévoir dans l'ancien.

Voilà bien une formule magnifique pour bien faire entendre qu'il faut faire ce renversement et donner à l'absence la prévalence de telle sorte que la présence soit à jamais et toujours frappée de cette

absence, ce qui va permettre l'accession au langage.

Vous voyez donc que je fais émerger quelque chose que je veux que vous entendiez c'est que l'humanisation est à double voie : il y a une voie qui va du réel vers le symbolique et une voie qui va du symbolique vers le réel.

Il me semble bien et on pourra y revenir, que la psychanalyse lacanienne, en tout cas Lacan a eu l'intelligence de commencer par mettre comme vous le savez le Symbolique comme prévalent et du coup il a fait émerger le Réel. Je pense qu'il y a deux réels — mes collègues de l'ALI ne sont pas toujours d'accord avec ça — parce qu'il y a un réel qui est celui de la montagne et ce réel-là, il n'a pas besoin des mots pour exister, et il y a le réel que Lacan a fait émerger que parce qu'il y a les mots. Les mots font surgir ce réel puisque les mots forcément sont discontinus, les mots sont frappés de cette absence, les mots ne vont pas tout dire, les mots ne peuvent balayer l'impossible qui est présent du fait de cette soustraction et dans le fait qu'on ne peut pas avoir cette jouissance entièrement satisfaisante. Donc le fait d'habiter les mots suscite un nouveau réel, un second réel.

Si je dis qu'il y en a deux, c'est parce que j'insiste beaucoup sur le fait que c'est le second que Lacan a mis en évidence en disant que le réel c'est l'impossible, et que ceci fait parfois oublier qu'il y a un premier et que le premier, il s'agit aussi de venir le frapper de la marque du symbolique. Bien sûr, il y a la spécificité humaine, l'humanisation classique que l'analyste connaît bien, puisque le névrosé dans sa version classique, c'est celui qui est marqué par le manque mais il ne s'en porte pas bien, alors que dans la modernité qui est entrain de survenir, je crois, c'est qu'on voit plutôt des névrosés pour lesquels c'est la soustraction de jouissance qui n'a pas été suffisamment mise en place et que du coup, la perte à laquelle vient s'arrimer la colonne vertébrale du désir se trouve en difficulté. Cette soustraction qui n'est pas opérée fait alors que le sujet n'est pas confronté au manque mais qu'il croit en revanche pouvoir échapper à la perte.

Vous voyez que ceci met bien en place tout ce que vous retrouvez dans les formules de Lacan : S1, S2, S barré et a dans les quatre discours et vous voyez bien que parler implique une série de choses, cela va impliquer l'incertitude fondamentale de notre être : qui êtes vous ? Qui suis-je ? Vous allez passer votre vie à en dire quelque chose. Et vous ne le saurez pas, même si dans l'après coup, vous essayez d'en dire quelque chose. C'est une question typique de l'adolescence, il n'arrête pas de demander autour de lui qui il est, mais il faut qu'il se fasse à l'absence de réponse et cela ne va pas l'empêcher de se mouiller dans ce qu'il croit être.

La différence des places, la soustraction de jouissance, la perte, le petit a, tout cela est aujourd'hui comme oublié. Car cela rentre vite en contradiction avec notre idéal d'égalité démocratique, la différence des places est pourtant quelque chose qui semble bien nécessaire pour que nous puissions nous entendre au moins le temps d'une conférence. Si on transforme cet endroit, ce qui peut être sympathique aussi en apéritif généralisé, mais il n'y aurait pas ce pourquoi vous êtes venus

et ce pourquoi vous m'avez aimablement fait venir. Il y a toujours une différence de places. Je constate d'ailleurs que vous vous taisez avec beaucoup de respect, ce que j'estime appréciable alors que cela témoigne pourtant que je suis en train d'occuper une place différente de la vôtre, à qui vous reconnaissez même momentanément la prévalence.

Alors, pourquoi parler de crise de l'humanisation à propos de cela ? J'ai rappelé je crois des choses radicales auxquelles il n'y a pas moyen d'échapper parce que ce sont les traits de la condition humaine telle que l'analyse freudienne, lacanienne et de quelques autres nous permet de les identifier.

Pourquoi je dis freudienne et lacanienne ? Parce que ce que Lacan a montré c'est que toutes les découvertes freudiennes sont liées à la conséquence du fait de parler : nous sommes des êtres parlants, des parlêtres. Mais de ce fait, nous avons des critères pour juger si oui ou non la transmission de la nécessité de cette soustraction de jouissance est toujours à l'œuvre ou pas. Car telle est bien la question.

Alors il me semble qu'il y a deux grandes forces extrêmement puissantes qui aujourd'hui se trouvent se coaliser pour venir mettre du plomb dans l'aile à cette nécessité. Entendez moi bien, je ne suis pas en train de dire : c'était mieux avant, ce n'est pas mon propos du tout, mais ça ne me gêne pas de voir comment cela se passait avant pour pouvoir dire : est ce qu'aujourd'hui cela fonctionne encore comme cela ou pas ? Ainsi, la question du père et de la mère que je vous ai déjà évoquée, je l'ai reprise — et un livre sortira bientôt sur ce travail — à partir de la lecture de l'Orestie.

L'Orestie est la seule trilogie grecque d'Eschyle que nous possédons et l'Orestie, je ne vais pas ici tout vous raconter mais il y a un point central, c'est que pour résoudre le conflit qui oppose Oreste aux Erynies, c'est-à-dire aux déesses qui exigent la vengeance du meurtre de Clytemnestre par Oreste, Clytemnestre qui a elle-même tué Agamemnon ; Oreste était chargé par les dieux de venger son père et de tuer sa mère. L'enjeu du propos pour essayer, grâce à l'intervention d'Athéna de ne pas perpétuer l'escalade de la violence, l'enjeu est de dire : mais au fond de qui l'enfant est l'enfant ? Et il y a cette réponse, révoltante bien sûr pour les féministes : l'enfant, c'est d'abord l'enfant du père. Il faudrait développer évidemment mais ce que j'ai repéré et qui n'avait pas été repéré par les commentateurs, c'est que le vers d'Eschyle dit : *celui que l'on nomme un enfant est d'abord l'enfant du père*. Ce qui veut dire que nos chers compatriotes de la Grèce antique avaient bien compris que ce qui donnait la légitimité au père, c'est le langage. Malheureusement les papas l'ont pris pour eux, les papas c'est différent des pères. L'important c'est le langage, c'est le fait que l'on nomme un enfant, autrement dit que l'enfant est pris dans la parole. C'est cela qui justifie qu'il y a une prévalence à donner au père, — *l'enfant est d'abord l'enfant du père* — et c'est cela qui permet de sortir du conflit entre les Erynies et Apollon qui défend Oreste parce qu'au fond, le crime que les Erynies dénoncent comme un crime de sang : Oreste a tué sa mère alors que Clytemnestre n'a jamais tué qu'un étranger, son mari. Cette aggravation du crime ne tient pas la route si l'enfant est d'abord l'enfant du père.

Pour cette raison, dans la tragédie, les Erynies vont se transformer en Euménides et se mettre à contribution pour la construction de la ville d'Athènes qui devient le berceau de notre civilisation.

Vous voyez donc qu'il a fallu pour nos pères, cela a duré vingt-cinq siècles, jusqu'à la Révolution Française (vingt-trois siècles) donner la prévalence au père car c'était la modalité pour mettre en place la nécessité de faire prévaloir l'absence, c'est-à-dire, de soutenir la contrainte de consentir à la soustraction de jouissance pour tout être humain.

Ce travail-là est extrêmement bousculé aujourd'hui pour des raisons que vous connaissez bien et que je ne vais pas développer. Par exemple, l'autorité paternelle est devenue l'autorité parentale, etc.. C'est tout à fait légitime qu'il y ait eu ce travail d'égalité entre les sexes mais il y a une difficulté, si on peut le dire comme ça, c'est de penser que cette égalité ne va plus laisser sa légitimité à tolérer la prévalence, que cette égalité ne va plus supporter la différence des places.

On est alors dans une difficulté quand nous sommes contraints — même si c'est à juste titre — de mettre l'autorité parentale au cœur du système éducatif, car, dans ce souci bien légitime où homme et femme pourraient devenir tous les deux parents de l'enfant à part égale, il y a néanmoins que cette façon de faire laisse en suspens le moment où s'il y a désaccord entre les parties égales, il faut quand même décider, régler la question.

Et cela va même plus loin car on pourrait dire que jusqu'ici, c'étaient père et mère qui constituaient les repères culturels grâce à quoi pouvait opérer la transmission de la nécessité d'une soustraction de jouissance. Les repères culturels étaient repris par le discours social, or aujourd'hui, comme vous pouvez le constater, ce n'est plus mère = présence et père = absence, on a plutôt envie de dire que c'est à chacun des deux, comme homme ou comme femme, à transmettre la nécessité de la soustraction de jouissance à leurs enfants, chacun par leur voie propre et aussi évidemment par la voie de leur articulation, c'est-à-dire de leur non-rapport.

Là vous voyez que cela devient une difficulté parce que ce nouveau ne fait plus repère culturel et il n'est pas sûr que dans nos vœux de légitimation de l'autorité parentale, c'est-à-dire de donner à chacun la même place, il n'est pas sûr qu'il y ait encore exigé ce travail de soustraction de jouissance ; or c'est ça qui est la garantie, le ressort de la fonction paternelle.

Ça explique aussi pourquoi vous avez aujourd'hui une situation clinique très fréquente qui n'est plus du tout l'Œdipe tel que nous le connaissions, c'est-à-dire celui où c'était le père qui venait prononcer l'interdit.

Nous voyons aujourd'hui plus souvent un père qui est là, mais qui gravite autour du couple mère et enfant, et qui n'a aucune intervention concrète qui va permettre d'aider au désassujettissement simplement bien souvent parce qu'il ne se sent plus la légitimité d'intervenir. Tel est souvent le tableau d'aujourd'hui si bien qu'on en arrive à

dire : il n'y a pas de père etc.. Mais ainsi, on dit toujours la même chose et on n'avance pas ; il nous faut donc trouver un autre moyen d'aborder le problème parce que répéter toujours cela n'amène pas très loin.

Donc vous avez ce que j'appellerai la péremption de la solution œdipienne classique, c'est-à-dire qu'on en a fini avec le modèle où entre l'enfant et la mère, il y a un personnage tiers qui vient donner un coup de main à l'enfant pour se séparer de la jouissance qu'ils ont ensemble.

Nous n'en sommes pas non plus à une absence ou à une forclusion du père, ce n'est pas ça que je dis, en tout cas pas à une forclusion du Nom-du-Père. Je pense qu'on peut utiliser là ce que Lacan a amené dans son séminaire sur Joyce où il parle d'une *forclusion de fait*. En parlant du père de Joyce il évoque *une forclusion de fait* que je lirais comme celle du père réel. Il a confié son fils aux jésuites et il n'a plus voulu s'en occuper. Une situation classique d'un père qui s'en va et qui laisse comme ça son fils, personne ne prend vraiment le relais, les choses deviennent difficiles donc pas de solution œdipienne classique.

Vous voyez à partir de tout cet édifice social, et à cause de la perte des repères culturels, cela ne favorise pas l'évolution. Comme, à juste titre, une égalité est revendiquée, nous ne prenons pas la mesure de ce qui est exigé pour la structuration de l'appareil psychique de l'enfant.

Ça c'est la première difficulté, mais il y a collusion avec une autre puissance qui est celle du néolibéralisme dans la mesure où tout ce que j'ai montré comme déterminant, la soustraction de jouissance, la coupure, la capacité de différer, la temporalité et non pas l'immédiat, tout cela est battu en brèche par le modèle néolibéral.

Je ne vais pas développer ceci mais trois points simplement : l'usage du téléphone portable comme quelque chose qui vient subvertir la nécessité de la coupure, le tout tout de suite, cette proposition d'immédiateté qui ressort de ce que propose l'économie néolibérale, car il s'agit de fournir immédiatement l'objet, tout cela va à l'encontre du principe de renoncement à l'immédiat qui est compris dans la soustraction de jouissance. De même l'objet de consommation qui se confond avec l'objet de consolation. On a l'impression que l'ensemble du discours social et à cause des modifications qu'il a subies sous l'effet de l'évolution, mais aussi à cause du contexte néolibéral dans lequel il se trouve, ce discours social ne vient plus rappeler la nécessité du renversement que j'évoquais tout à l'heure.

Ceci a peut-être l'air anodin, mais c'est pourtant fondamental quand on y pense, puisque c'est le processus même d'humanisation qui est en jeu même si bien sûr, ce dit processus n'est jamais pleinement réussi, bien évidemment. L'humanisation c'est l'appropriation de cette spécificité langagière que je viens d'indiquer qui devrait être suffisamment inscrite quand même que pour ne plus sans cesse devoir être mis en place. Il faut cette inscription pour qu'elle ne soit plus une préoccupation du sujet.

Vous entendez alors pourquoi j'ai donné ce titre à mon intervention à savoir la compétition intrapsychique. Je crois que la compétition intrapsychique dans laquelle se trouvent beaucoup de jeunes aujourd'hui entre la jouissance et le désir, entre une économie psychique organisée sur le consentement à ce qu'exige le langage et celle qui au contraire veut en faire l'impasse, c'est un effet de ce qui pour eux n'a pas été inscrit par la génération d'avant de telle sorte que cela n'aurait plus dû rester un enjeu.

Ce n'est pas inscrit et donc ils se trouvent dans cette difficulté de rester en balance, en compétition avec ces façons d'être en rapport à l'objet. Il faut aller lire là-dessus le texte de Serge Leclair « Démasquer le réel » et les cas cliniques qu'il y décrit. Dans ces derniers, comme il le dit, l'interdit de l'inceste n'a pas été inscrit pour des raisons propres à l'histoire singulière de chacun des sujets dont il montre le développement et il décrit bien les difficultés de ces sujets pour qui l'interdit de l'inceste n'a pas été posé : ils vont devoir passer leur vie à essayer de le mettre en place. Je fais l'hypothèse que les jeunes d'aujourd'hui vont aussi devoir passer leur vie à mettre en place cet interdit, à devoir le reprendre à leur charge comme si les générations précédentes les avaient lâchés mais cette fois, ce n'est pas pour les mêmes raisons, car c'est pour une raison de mutation du lien social et on voit ici la collusion du singulier et du collectif.

C'est ce que vous retrouvez aussi dans les derniers séminaires de Lacan quand il évoque la lalangue : celle-ci n'est rien d'autre que ce qui dans la langue commune à tous, reste la trace d'une jouissance partagée entre la mère et l'enfant dès que les premières lalations sont énoncées ; c'est ce qui aurait dû précisément passer à la trappe au profit de la langue mais qui reste prévalent comme toujours en compétition avec la langue commune.

On en a un excellent exemple avec la façon dans les médias et même parfois nous-mêmes ne parlons plus aujourd'hui de père ou de mère mais bien plutôt de papa et maman.

On parle de la maman de Nicolas Sarkozy par exemple ou de son papa, mais on ne parle plus de son père ou de sa mère. Cela a l'air anodin mais c'est un indice de quelque chose de fondamental. Cela veut dire qu'on en est resté à un vocabulaire d'ordre privé, maman ou papa, c'est ce que dit l'enfant à l'intérieur de la famille. Quand il quitte l'univers familial, il parle de son père ou de sa mère. J'en prends pour preuve un exemple personnel, un jour ma belle fille me raconte à quel point elle avait, comme elle me le disait, « reçu un coup » lorsque mon petit-fils en se promenant et en voyant un de ses copains l'avait présenté à ce copain en disant : voici ma mère ! Elle avait compris que c'était le début de la fin de son règne, mais bien sûr elle n'était pas à vouloir à tout prix rester à cette place-là. Mais c'était là un indice de ce que la bascule avait été opérée. Le passage du privé à l'espace public s'était opéré par cette césure.

Or aujourd'hui vous savez bien que le privé est entrain de subir une inflation tellement grande qu'il finit par laisser croire que c'est lui qui est le public, qu'il n'y aurait plus cette coupure, cette inversion de

prévalence. On essaye en permanence d'éviter la coupure, la césure. On cherche à éviter ce moment qui doit donner la prévalence à la soustraction de jouissance car dans un souci égalitaire, on ne comprend plus la légitimité de cette prévalence.

On assiste aujourd'hui à une crise de l'autorité, c'est évident et comme le disait Marcel Gauchet : comment voulez vous enseigner si vous n'avez pas l'autorité, on ne va quand même pas faire venir la police ! Il faut l'autorité pour que l'élève accepte que deux et deux cela fasse quatre ; l'enseignant sans l'autorité doit en permanence se justifier, ou séduire celui qu'il enseigne ; on voit bien aujourd'hui que les jeunes se trouvent en difficulté parce que non seulement ils contestent la reconnaissance de l'autorité, celle-ci allant à l'encontre de l'égalité mais ils ont la légitimité de récuser ladite autorité, ce qui n'est pas du tout la même chose que de la contester. Contester l'autorité c'est un vieux truc qui signifie qu'en fait on la reconnaît à sa place tandis que quand vous la récusez, ça veut dire que vous ne lui reconnaissez aucune légitimité à intervenir comme autorité.

Vous voyez là l'origine de tous les problèmes aujourd'hui énormes entre la famille et l'école. La famille, comme la grenouille, enfle tellement qu'elle devient un problème pour l'école. Je vois souvent des directeurs d'école qui me disent que les sources de leurs difficultés, ce ne sont pas les enfants, mais les parents parce que ceux-ci ne supportent plus de ne pas rentrer dans les classes et il faut sans cesse rappeler que l'école n'est pas le prolongement de la famille. Il y a une césure nécessaire et aujourd'hui cela ne va plus de soi.

Donc, fin de la solution œdipienne classique qui aboutit à ce qu'au nouage de cet inconscient à deux têtes, une tête signifiante et une tête pulsionnelle, s'est substitué un clivage ! Bien sûr, on parle toujours, mais c'est une parole qui n'est comme plus bien arrimée, on se construit sur du sable parce que le registre des pulsions n'est plus pris en cause comme je l'ai écrit, il ne s'impose plus cette soustraction de jouissance, d'où la difficulté.

Fin de la solution œdipienne classique d'accord mais quels sont les effets ? Cela fait que la persistance de l'assujettissement à l'Autre est extrêmement importante. L'assujettissement à l'Autre va être d'autant plus prégnant que dans ce contexte, le sujet va se retrouver non pas à devoir s'opposer à une instance symbolique paternelle mais va plutôt devoir s'opposer à un pouvoir maternel réel.

Dans ce cas-là vous savez bien ce qui se passe : la seule manière de se désassujétir de qui a du pouvoir réel sur vous, c'est d'en avoir plus sur lui qu'il n'en a sur vous. Il ne vous reste plus qu'à inverser le processus, or cela vient faire entendre pourquoi alors nous sommes pris dans l'escalade de la violence. C'est justement ce dont nous parle l'Orestie et on voit combien parfois aujourd'hui la violence est particulièrement à l'œuvre. Cela repose la question de l'interdit de l'inceste dont je vous parlerai demain.

Alors fin de la solution œdipienne classique et renforcement de l'assujettissement à l'Autre font un sujet qui n'est pas dans la meilleu-

re des positions pour faire le trajet qui l'amène à pouvoir soutenir sa parole du vide. Car pour ce faire, il lui faut accepter la hiérarchisation pulsionnelle à laquelle le sujet est soumis lorsqu'il met en place l'organisation phallique. Or, plutôt que d'avoir à faire à cela, nous avons un « jeune » qui bien souvent se trouve laissé, abandonné par la génération du dessus et donc laissé livré à lui-même dans cette compétition intrapsychique entre désir et jouissance.

Il n'est pas de ce fait hors désir mais il ne perçoit pas bien que pour soutenir un désir, il faut d'abord qu'il y ait une opération sur sa jouissance. Et la déhiérarchisation étant un peu partout au programme — comme dit Jean-Claude Michéa : à droite elle est économique, à gauche elle est culturelle -, jusque et y compris celle des savoirs, ce principe égalitariste aboutit à un effet inattendu que Stiegler appelle *le capitalisme pulsionnel*, c'est-à-dire que l'économie psychique est livrée aux pulsions et que l'on nous fait croire qu'il s'agit là d'une libération du désir. Il y a donc du coup récusation de tout ce qui vient de cette place du sommet de la pyramide, de tout ce qui fait prévalence avec un effet comme vous le savez, sur l'autorité, l'altérité et l'antériorité, selon ce que j'appelle la loi des trois A. Sur l'autorité, nous en avons déjà parlé, sur l'altérité parce que pas question de lui faire sa place sans d'abord en passer par une entame de l'autre, sur l'antériorité, car aujourd'hui, on ne s'intéresse plus au passé, on se contente du présent, on est présentiste.

Le jeune va se trouver du coup presque invité, — d'où mon idée de l'argent comme signe protégeant désormais de la perte -, à pouvoir penser son travail d'humanisation sans devoir mettre en place cette prévalence.

Ce que Lacan avait déjà repéré, c'est qu'en ce cas, les modalités par lesquelles l'humanisation imposerait sa contrainte à chacun se verraient subverties. *Darstellung* (présentation) plutôt que *Vorstellung* (représentation),

Or ce qui importe, c'est de pouvoir travailler avec quiconque est en mal de parole et de consentir à faire avec lui un bout de chemin où il puisse sortir de l'informe.

Autrement dit, la question que pose notre actualité, c'est que la mutation du lien social qui nous emporte a des effets sur la façon même dont le langage nous atteint, sur la manière même dont se transmet la spécificité de l'humus humain, et ceci ne mérite ni le déni, ni le désespoir mais nous sollicite plutôt à prendre la mesure des conséquences de cette évolution pour pouvoir y faire face. Sans prétendre à l'exhaustivité, relevons pour terminer trois traits particulièrement importants :

D'abord que s'ouvre un champ clinique jusqu'à présent souvent resté muet, celui que personnellement, j'ai appelé perversion ordinaire, ou plus récemment économie de l'arrière-pays. Le propre de ce que j'ai appelé ainsi, c'est l'effet de ce que l'enfant, légitimé par le discours social, peut *récusar* l'exigence d'une soustraction de jouissance. Il peut « profiter » de la possibilité qui lui est donnée de refuser ce qui devrait

réorganiser sa perversion polymorphe infantile, à savoir la hiérarchisation phallique. Entendez bien : s'il récuse l'instance phallique, c'est qu'il la connaît, et donc, ceci ne correspond pas à psychose ; c'est plutôt toujours une névrose, mais sans instance phallique opérante, qui pourra donc avoir des effets parfois analogues à ceux que produit la psychose ; cela peut en effet se présenter comme le tableau clinique de quelqu'un qui n'a pas à disposition la signification phallique, puisque, du fait de sa récusation, il en aura à son insu comme désactivé les tenants et aboutissants.

Deuxième conséquence : le transfert. Un sujet qui a mis en œuvre cette possibilité ne se trouvera pas dans la même position à l'égard du Sujet supposé Savoir, il va plutôt pouvoir disqualifier le savoir supposé de l'autre. Du coup, l'autre va sans cesse le déranger, l'intruser, l'embarrasser, et le sujet va vivre l'autre comme celui qui veut l'assujettir, le manipuler, le contraindre d'abdiquer de la position qu'il occupe.

Mais surtout, ce n'est pas la même chose de trouver chez l'Autre du transfert la présence implicite du tiers qui vient soutenir le trajet du sujet ou d'y trouver d'abord un Autre dont je ne suis pas encore dés-assujetti et ceci, sans aucunement pouvoir m'appuyer sur un quelconque tiers.

On comprend évidemment le changement qui de ce fait, colore le silence de l'analyste. Là où hier, celui-ci présentifiait la vérité à venir du sujet, il peut n'être plus souvent aujourd'hui que complicité dans l'opacité de l'encore indifférencié.

Troisièmement : une conséquence épistémologique. Cette clinique actuelle va de pair avec la question de savoir si elle relève toujours de la psychanalyse. Certains répondront par la négative, que ceci est du ressort de la psychothérapie. Il serait possible d'admettre cette position mais il faudrait alors expliquer au nom de quoi la psychanalyse pourrait se débarrasser d'un problème lié à la constitution d'un grand Autre, de la scène du langage, qu'on n'a pu forcément rencontrer qu'au travers des petits autres, habituellement les parents. D'où peut-être le fait, que mon questionnement trouve plus d'écho chez les psychanalystes d'enfants que chez ceux qui s'occupent exclusivement d'adultes, sans doute parce que les premiers ont l'habitude d'être pris en tenaille entre une nécessité de soutenir l'émergence du désir et l'exigence d'éducation, souvent perçus comme contradictoires.